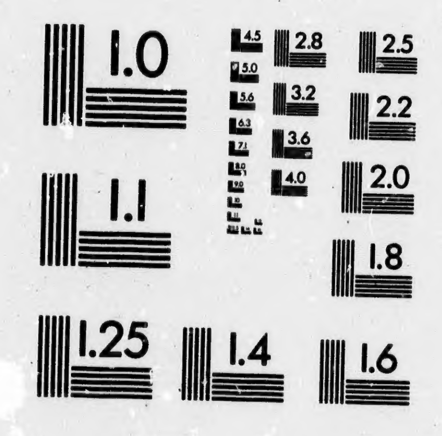
	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





J

COL

C. O. B

LES

JEUNES CAPTIFS

DRAME EN TROIS ACTES

(AVEC CHANTS ET MUSIQUE)

A L'USAGE DES

COLLÈGES, SOCIÉTÉS DE JEUNES GENS, ETC.

Par M. l'abbé LEBARDIN

Professeur de Belles-Lettres

SEPTIÈME ÉDITION

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

1888

PERSONNAGES :

RODOLFO, chef de brigands.

LE Comte DE LANSFELD.

FRÉDÉRIC, } fils du Comte. (On suppose le premier
ALFRED, } âgé de 12 ans, le second de 10.)

PIETRO, lieutenant de Rodolfo.

STERNO, brigand.

Un brigand parlant.

Autres brigands, personnages muets.

(*La scène se passe dans les Alpes.*)

LES JEUNES CAPTIFS

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE Ier.

(Le théâtre représente une caverne obscure ; çà et là des objets volés... On entend sonner minuit.)

PIETRO, STERNO, *assis.*

PIETRO.—Minuit !... et le capitaine Rodolfo n'arrive pas ! Aurait-il éprouvé quelque échec ?

STERNO.—Son courage le met à l'abri d'un pareil malheur.

PIETRO.—Hélas ! qui peut compter sur la fortune ?

STERNO.—Vous paraissez triste, lieutenant.

PIETRO.—Je crains une attaque prochaine. Tu sais qu'un seigneur de la cour d'Autriche est venu s'établir à quelques lieues d'ici.

STERNO.—Oui, lieutenant. Il a déjà réuni plus de 3,000 soldats dans le château de Forté-Molé. Mais, pour venir jusqu'à nous, il faut franchir une étroite ouverture, d'immenses souterrains,

des torrents, des rochers... Je ne crois pas qu'il soit assez téméraire pour tenter cette expédition.

PIETRO.— N'importe, faisons bonne garde... Les sentinelles sont-elles à leur poste ?

STERNO.—Je le pense. (*Ils se lève et crie dans la coulisse :*) Sentinelles, prenez garde à vous !.. (*On entend le même cri, répété plusieurs fois, se perdre dans les profondeurs des souterrains.*)

PIETRO. — C'est bien... Tu connais Forté-Molé ?

STERNO.—Oui, lieutenant; grâce à mon habit de capucin, j'ai pu tout visiter. On a réparé les ruines du château, et bientôt peut-être il deviendra pour nous un voisin dangereux.

PIETRO.—Quel en est le nouveau possesseur ?

STERNO.—On l'appelle le comte de Forté-Molé, mais ce n'est pas son nom véritable. On le dit allié aux premières familles d'Autriche.

PIETRO.—De qui tiens-tu ces renseignements ?

STERNO.— Du chapelain lui-même. Il me croit le frère quêteur des capucins de Turin, et, entre nous, il ne se trompe guère.

PIETRO.—Aucune famille à Vienne ne porte le nom de Forté-Molé.

STERNO.—Je l'ignore. Elevé par la charité publique dans un hospice de Turin, puis tour à tour mendiant, vagabond, voleur, brigand, je n'ai guère fait connaissance avec les nobles que pour les rançonner... Pour vous, c'est différent ; on voit que vous avez fréquenté d'autres gens que des excommuniés et des bandits.

PIETRO.— C'est vrai ; j'ai vu de près la noblesse de Vienne ; j'étais l'intendant du comte de Lansfeld, le précepteur de ses enfants. Mais la livrée de la servitude pesait trop à mon or-

gueil ; je partis en enlevant au comte une somme considérable. Hélas ! elle s'engloutit bien vite dans le gouffre de la débauche. Alors, pour rétablir ma fortune et pour échapper aux poursuites de la justice, je m'enrôlai parmi les brigands de Rodolfo. Me voilà lieutenant ; j'ai de l'or en abondance, mais dans ce souterrain est-il possible d'en jouir ?

STERNO.—Je l'avoue, cet or que nous recherchons avec tant d'ardeur ne nous est guère plus utile que les cristallisations suspendues sur notre tête ; mais un jour, rendus à la liberté, nous pourrons mener une vie plus riante, et, grâce à nos richesses, devenir des modèles de vertu.

PIETRO.— Un serment solennel unit mes destins à ceux de Rodolfo ; je resterai près de lui.

STERNO.— Pensez-vous qu'il demeure longtemps dans ce souterrain ?

PIETRO.—Jusqu'à la mort. Sa sentence est prononcée ainsi que la mienne ; nous ne sortirons d'ici que pour monter sur l'échafaud.

STERNO.—C'est une espérance que je partage avec vous, lieutenant. Aussi la pensée des gibets d'Italie et d'Autriche me réconcilie-t-elle avec notre sombre demeure. Cependant je regrette parfois les jours de mon enfance, ces jours où, la besace sur l'épaule, le bâton à la main, l'insouciance dans le cœur, je respirais en liberté l'air pur de ces montagnes...A plus forte raison, lieutenant, devez-vous regretter les plaisirs de Vienne.

PIETRO.—Vienne ?... Non. Mais je l'avouerai, je regrette les fils du comte de Lansfeld, deux enfants, deux anges confiés à mes soins. Ce sont les seuls êtres que j'aie aimés ; mais

c'était plus que de l'amour, c'était de l'idolâtrie. Pauvres enfants! qu'ils soient heureux...plus heureux que leur ami Pietro!

STERNO.— Le capitaine ne partagerait-il pas vos sentiments? N'admirez-vous pas la haine dont il est animé contre la noblesse autrichienne? et cependant sa voix, son air, ses manières, tout en lui annonce une haute origine.

PIETRO.—C'est vrai; mais cette origine est un mystère impénétrable, et lorsque j'ai voulu le sonder, l'air sévère de Rodolfo m'a réduit au silence. J'entends du bruit; ce sont eux. Tout est-il prêt?
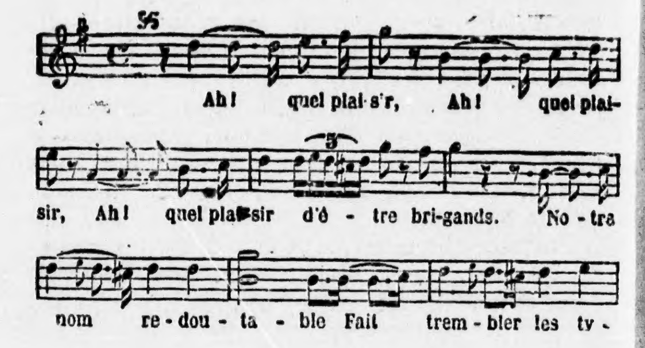
STERNO.—Oui, lieutenant.

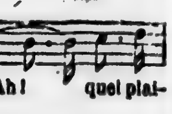
PIETRO.—Choisis les mets les plus exquis, les meilleurs vins. Adieu.

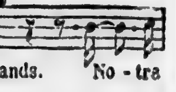
SCÈNE II.

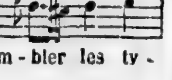
RODOLFO, PIETRO, FRÉDÉRIC, ALFRED, BRIGANDS.
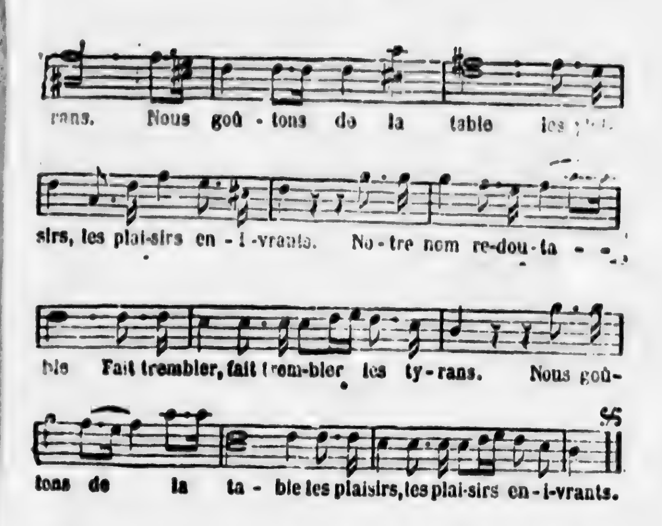
(*Les brigands entrent en chantant.*)











RODOLFO.—Enfants, je suis content de vous ; la capture est bonne. Qu'en penses-tu, Pietro ?

PIETRO.—Capitaine, à en juger par la mine, cela doit valoir 10,000 florins.

RODOLFO.—Tu as raison. As-tu songé à nous ?

PIETRO.—Oui, capitaine ; la table est dressée, on n'attend plus que les convives.

RODOLFO.— On n'attendra pas longtemps. Amis, allez oublier dans les festins les fatigues de l'expédition. Bientôt j'irai m'asseoir au milieu de vous. (*Les brigands sortent en chantant le chœur précédent.*)

SCÈNE III.

RODOLFO, PIETRO, ENFANTS.

RODOLFO.—Pietro, je te confie ces enfants, tu m'en réponds.

PIETRO.—Faut-il les mettre dans la grotte des captifs ?

RODOLFO.—Non, je veux qu'ils soient libres.

PIETRO.—Vous accordez cet avantage à bien peu de prisonniers... Ce sont peut-être les fils de quelque grand seigneur.

RODOLFO.—Ils m'ont caché leur nom, mais je le saurai bientôt. Adieu.

SCÈNE IV.

PIETRO, ENFANTS.

PIETRO, *à part.*— Je ne sais quel trouble saisit mon âme... Moi qui ne tremblai jamais devant un poignard, je tremble devant ces enfants.

ALFRED.—Mon frère, où sommes-nous ?

PIETRO.— Ne craignez rien, enfants; vous avez entendu les paroles du capitaine, personne ici ne vous fera du mal.

ALFRED.—Où sommes-nous, mon frère ?

PIETRO.—Vous êtes dans une caverne de brigands ; mais bientôt vous serez rendus à la liberté.

FRÉDÉRIC.—La liberté... je ne l'espère plus.

PIETRO.—Espérez, espérez. Malgré notre air farouche, nous aimons les enfants.

ALFRED.—Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce un rêve ?

FRÉDÉRIC.—Ah ! seigneur, puisque vous prenez pitié de nos malheurs, rendez-nous à la liberté et à la vie, rendez-nous à notre mère !

PIETRO, *à part.*— Leurs prières me font mal.

FRÉDÉRIC.—Que ferez-vous de deux petits enfants ? Vous faut-il de l'or ? j'en demanderai à mon père... Mais, de grâce, la vie, la liberté !

PIETRO.—Enfants, ce que vous demandez surpasse mon pouvoir ; je ne suis que lieutenant, Rodolfo est capitaine.

FRÉDÉRIC.—Eh bien ! je veux parler au capitaine.

PIETRO.—Que lui direz-vous ?

FRÉDÉRIC.—Je règlerai le prix de notre rançon.

PIETRO.—Vous pouvez le régler avec moi.

FRÉDÉRIC.— Quelle somme demandez-vous ?

PIETRO.—Nous avons plusieurs prix. Votre père est-il bien riche ?

FRÉDÉRIC.— Notre père est le premier dignitaire de la cour d'Autriche.

PIETRO, *à part.*—Ah ! c'est mieux que nous n'espérions.

FRÉDÉRIC.—Notre père est possesseur du château voisin et des immenses domaines qui l'environnent.

PIETRO.—Ah ! j'entends. Vous êtes les fils du comte de Forté-Molé.

FRÉDÉRIC.—Notre père a pris ce nom depuis peu de temps. En Autriche, on l'appelle le comte de Lansfeld.

PIETRO, *vivement.*—Le comte de Lansfeld !...

FRÉDÉRIC.—Oui, lieutenant.

PIETRO, *à part.* — Serait-il vrai ? Le comte

de Lansfeld, mon ancien maître !..Ce sont eux... Pauvres enfants !...

FRÉDÉRIC. — D'où vient ce trouble, lieutenant? Est-ce que vous plaindriez notre sort?

PIETRO, *attendri.*— Oui, chers enfants, je le plains.

FRÉDÉRIC.—Vous pleurez...

PIETRO.—Oh ! non... C'est que... il est des moments... (*A part.*) Je ne suis plus maître de moi-même. Sortons.

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ALFRED.

ALFRED.— Frédéric, j'ai froid...j'ai peur... Où sommes-nous?

FRÉDÉRIC.—Pauvre Alfred, ne le vois-tu pas? Ces murs humides, cette lampe qui éclaire tant de débris, les visages sinistres qui nous environnaient tout à l'heure... nos domestiques massacrés... notre mère...

ALFRED.—Ah ! je m'en souviens... Oui, par une nuit sombre, dans la forêt, des hommes armés ont entouré notre voiture... Tremblant, je me suis jeté dans les bras de ma mère; une main de fer m'en a arraché. Puis je n'ai plus rien senti, et ce n'est qu'en entrant dans ce froid souterrain que mes yeux se sont ouverts.

FRÉDÉRIC.— Plût au ciel qu'ils fussent restés fermés pour toujours !

ALFRED.—Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir?

FRÉDÉRIC.— Espérons, cher Alfred; notre mère nous l'a dit : Dieu aime les petits enfants

ALFRED.—Notre mère...mais pourquoi n'est-elle pas avec nous ?

FRÉDÉRIC.—Elle est sauvée... Je l'ai vue se jeter au-devant des brigands et demander avec force notre délivrance... Elle allait expirer sous les coups, lorsqu'un de nos domestiques, le seul qui restait encore, est descendu de cheval, l'a arrachée à la mort, et a disparu avec elle dans la forêt.

ALFRED.—Mon Dieu, soyez béni !
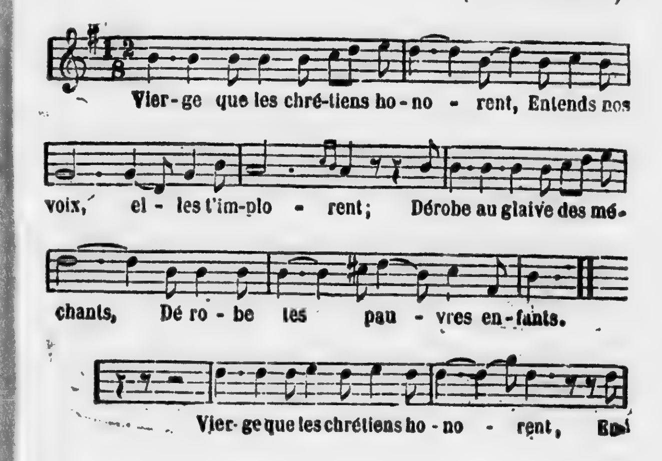
FRÉDÉRIC.—Pauvre mère ! voici l'heure où elle interrompait son sommeil pour nous prodiguer ses caresses... et maintenant...

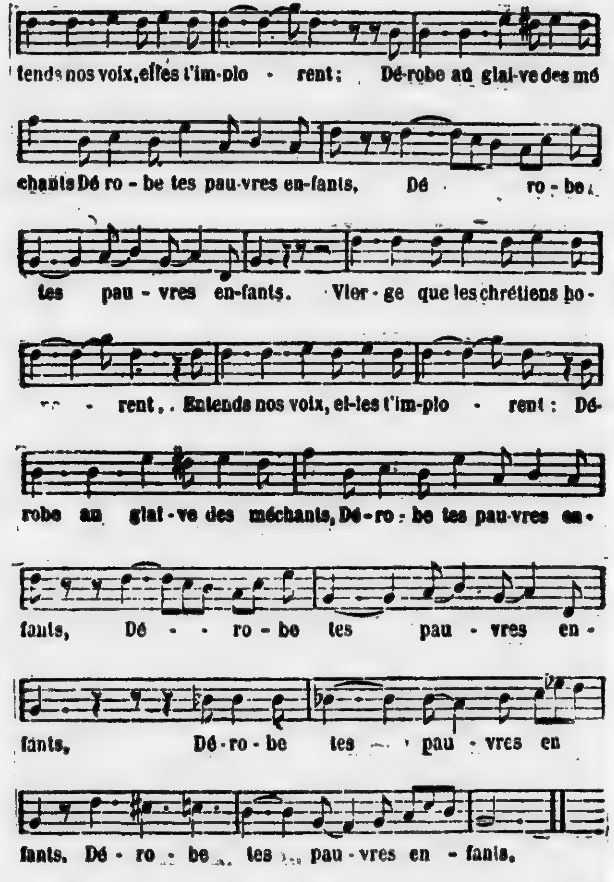
ALFRED.—Mais notre père ne viendra-t-il pas nous délivrer ?

FRÉDÉRIC.—Je l'espère. Tu sais qu'il est venu s'établir au château de Forté-Molé pour exterminer les brigands.
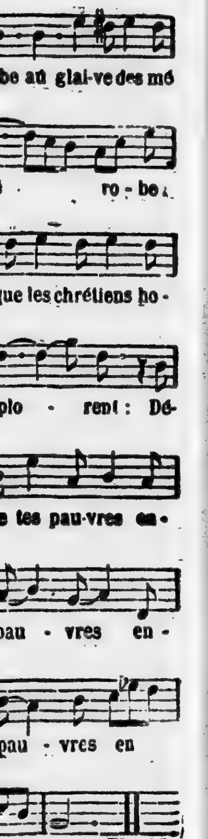
ALFRED.—Ah ! puisse-t-il venir bientôt !...

(*Ils chantent.*)





ALFRED.—Je me sens plus de courage... Notre mère disait vrai: la prière est la force des faibles.



ourage...Notre
t la force des

FRÉDÉRIC. — Oui, Dieu viendra à notre aide. N'as-tu pas vu le lieutenant s'attendrir ?

ALFRED.—J'en ai été surpris. Malgré son air farouche, j'ai vu une larme tomber sur ses moustaches. Qu'est-ce qui peut ainsi le toucher ?

FRÉDÉRIC.—Nos malheurs.

ALFRED.—Nos malheurs... c'est vrai. Je n'ai jamais pu voir un pauvre sans en avoir pitié.

FRÉDÉRIC.—Peut-être que ces brigands ne sont pas aussi cruels qu'on le dit. Peut-être que nos infortunes attendriront aussi le capitaine Rodolfo.

ALFRED.— Rodolfo ! Ah ! ne l'espère pas. Rodolfo, dont le nom nous a fait si souvent trembler... Frédéric, nous sommes perdus.

FRÉDÉRIC.—Et la Providence, mon frère !

ALFRED.—Oh ! oui, la Providence... (*Il met un genou en terre, son frère l'imite.*) Mon Dieu, nous sommes vos enfants, ne nous abandonnez pas.

(On peut reprendre le chant de la prière : Vierge que les chrétiens honorent, page 11).

SCÈNE VI.

PIETRO, ENFANTS.

PIETRO, *à part.*—Ils prient... Et moi aussi j'ai prié... mais, hélas ! depuis longtemps... (*Il se découvre. Après la prière, il s'adresse aux enfants.*) Messeigneurs, tout est prêt dans la pièce voisine.

FRÉDÉRIC.—O vous qui prenez pitié de notre sort, de grâce, dites-nous votre nom.

PIETRO.—Mon nom est terrible. Je m'appelle Pietro, le brigand.

FRÉDÉRIC.—Un de nos anciens serviteurs portait votre nom. Il était notre ami ; vous le serez vous aussi, n'est-ce pas, Pietro ?

PIETRO.—Oui, je le serai... Mais comment vous trouvez-vous ici ?

FRÉDÉRIC.—Eh quoi ! vous l'ignorez ?

PIETRO.—Je ne faisais pas partie de l'expédition.

FRÉDÉRIC.—Notre père a quitté depuis trois mois la cour d'Autriche pour se rendre dans les Alpes, au château de Forté-Molé. Impatients de le rejoindre, nous nous sommes mis en route dans une voiture escortée de douze hommes ; mais soit ignorance, soit trahison, notre guide s'est trompé de chemin. Nous avons longtemps erré dans la forêt, au milieu d'une nuit obscure, et déjà nous songions à revenir sur nos pas, lorsqu'un coup de sifflet parti d'un épais taillis nous a glacés d'effroi... Vous savez le reste, cher Pietro.

PIETRO.—Pauvres enfants.

FRÉDÉRIC.—Mais ne pourriez-vous pas écrire à notre père ?

PIETRO.—C'est impossible.

FRÉDÉRIC.—Impossible...

PIETRO.— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une caverne de brigands. Au dehors, on nous croit unis, mais l'amitié est imcompatible avec le crime. On s'observe, on s'épie sans cesse, on croit découvrir un traître même dans celui qui vous presse la main... et, en ce moment même, qui sait si un témoin invisible ?... Enfants, ici

le capitaine a seul le droit d'écrire ; un billet signé de ma main nous perdrait tous les trois.

FRÉDÉRIC.— Il faut donc se résigner au silence... Ah ! Pietro, quelle consolation pour notre père s'il savait que nous sommes vivants, que nous pensons à lui, que nous prions pour lui, que vous êtes notre ami !

PIETRO, *à part.*—Je ne puis résister plus longtemps. (*Haut.*) Je joue ma tête, mais aujourd'hui même votre père aura de vos nouvelles.

FRÉDÉRIC ET ALFRED, *lui prenant les mains.*— Ah ! Pietro...

PIETRO.—Ne baisez pas cette main, elle souillerait vos lèvres si pures. Passez dans cette grotte et comptez sur mon dévouement.

SCÈNE VII.

PIETRO, *seul.*

PIETRO.—La honte couvre mon visage, le remords me déchire... Les voilà donc ces enfants que j'ai quittés !... En enlevant à leur père 10,000 florins, je crus assurer mon bonheur, et les 10,000 florins ont disparu et voilà six ans que je vis dans le crime... Quelle vie ! trembler le jour, veiller la nuit, n'entendre autour de soi que les lamentations de la douleur ou les hurlements de la débauche ; se cacher comme un animal féroce dans les gorges des montagnes ! disputer, au péril de ses jours, quelques dépouilles sanglantes, pour venir les fouler aux pieds dans ce tombeau... Quelle vie ! Eh bien, je puis aujourd'hui réparer le passé. Je puis

sauver ces enfants, je les sauverai, oui, oui, je les sauverai !... O Dieu, qui m'inspirez mon dessein, donnez-moi la force de l'accomplir.

SCÈNE VIII.

PIETRO, RODOLFO.

RODOLFO.—Eh bien ?

PIETRO.—Capitaine, j'ai interrogé les captifs ; ils sont les fils d'un seigneur inconnu.

RODOLFO.—Tu crois ?... Et si je te disais qu'ils sont les fils du comte de Forté-Molé ?

PIETRO, *à part*.—Il sait tout.

RODOLFO.—Oui, Pietro, ils sont les fils de ce téméraire qui, pour nous faire la loi, est venu s'établir avec quelques misérables soldats dans un château ruiné... comme si ma caverne ne pouvait pas défier les forces de l'empire autrichien ! comme si je n'avais pas près de moi soixante braves qui, à eux seuls, feraient trembler l'Europe !

PIETRO.—Mais ces enfants ?

RODOLFO.—Ces enfants, je prétends les garder.

PIETRO.—A quoi bon ?

RODOLFO.—Il en est d'un brigand comme d'un oiseleur : il prend les petits pour avoir le père.. Ah ! Monsieur de Forté-Molé, vous vous êtes flatté de nous saisir dans notre caverne : je vous attends de pied ferme, et vos enfants me répondront de vos folies.

PIETRO, *à part*.—Tout est donc perdu ?

RODOLFO.—Cependant, je ne suis pas tranquille ; je crains une attaque. L'avant-dernière nuit, on a vu rôder des espions. Envoie Sterno

à Forté-Molé ; qu'il sonde les dispositions des habitants, et qu'il revienne au plus vite...La fatigue m'accable ; adieu.

SCÈNE IX.

PIETRO, *seul.*

PIETRO.—Dieu soit béni ! voilà l'occasion favorable. Ecrivons au comte de Lansfeld. Que lui dire ? De venir attaquer la caverne ? Ce serait une trahison... Si la nuit prochaine je faisais sortir les captifs par la porte du nord... si je les conduisais à la lisière de la forêt... si je donnais rendez-vous à leur père...C'est le ciel qui m'inspire... (*Il appelle.*) Sterno !

SCÈNE X.

PIETRO, STERNO.

STERNO.—Lieutenant...

PIETRO.—Il faut partir.

STERNO, *à part.*—Partir sans avoir pris un instant de repos !

PIETRO.—Pas de murmures ; c'est le capitaine qui l'ordonne. Va prendre ton déguisement ordinaire, et viens recevoir mes ordres.

STERNO.—Oui, lieutenant.

SCÈNE XI.

PIETRO, *assis devant une table.*

PIETRO.—Il faut donc écrire cette lettre terrible... mais si on la découvre ?... Mon Dieu !

mon Dieu ! (*Moment de réflexion.*) N'importe, mon sang est-il donc si précieux ?...(*Il écrit convulsivement et ferme la lettre.*)

SCÈNE XII.

PIETRO, STERNO, *avec un costume de capucin.*

STERNO.—Lieutenant, le frère Sterno est à vos ordres.

PIETRO.—Nous sommes menacés d'une attaque prochaine. Va sur-le-champ à Forté-Molé, pénètre dans les familles, sonde les dispositions des paysans.

STERNO.— Lieutenant, je sais mon rôle par cœur. Le frère Sterno est en odeur de sainteté à dix lieues à la ronde, et il n'est pas une famille qui ait pour lui des secrets.

PIETRO.—Tu es déjà entré dans le château ?

STERNO.—Très souvent.

PIETRO.—Voici une lettre pour le comte.

STERNO.—Il l'aura ce matin même.

PIETRO.— Tu n'attendras pas de réponse, entends-tu ? Tu confieras la lettre à un domestique.

STERNO.—Pourquoi cette précaution ?

PIETRO.—Je le veux. Et si tu étais découvert..

STERNO.— Vous avez raison, lieutenant ; à force de tourner autour d'une chandelle, on finit par se brûler les ailes.

PIETRO.—Sais-tu lire ?

STERNO.— Je n'en sais rien... il ne m'est jamais venu dans l'esprit d'essayer ; nous autres brigands, nous fréquentons peu les académies.

PIETRO, *à part.*—Tout réussit. (*Haut.*) Adieu, frère Sterno.

STERNO, *saluant.*—Adieu, père Pietro.

SCÈNE XIII.

PIETRO, *seul.*

PIETRO.—Le laisserai-je partir seul ? Et s'il montrait ma lettre ?... Mais à qui ? tout le monde dort. Et d'ailleurs Sterno est un homme de confiance... Il n'y en a pas parmi les brigands. Accompagnons-le jusqu'à l'entrée du souterrain.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE IIème.

(Le théâtre représente une autre partie de la caverne, moins sombre que la première. Dans le fond, un lit avec des rideaux.)

SCÈNE I.

RODOLFO, PIETRO, ENFANTS *sur le lit.*

RODOLFO.—Si je croyais aux présages, cette nuit me glacerait d'horreur. Je ne sais quelle puissance secrète m'agite ; les songes les plus incohérents traversent mon esprit, et, malgré la fatigue qui m'accable, je ne puis goûter un instant de repos.

PIETRO.— Heureusement on sait que le seigneur Rodolfo n'est guère superstitieux.

RODOLFO.— Je crois l'avoir prouvé. Mais dis-moi donc pourquoi la présence de ces enfants produit en moi une émotion si extraordinaire.

PIETRO.—Ils sont si intéressants ! leurs cheveux bouclés flottent avec tant de grâce sur leurs épaules ! leur âme est si pure, si naïve ! On dirait des anges descendus dans l'enfer.

RODOLFO.—Et toi aussi, Pietro, tu es ému.

PIETRO.—Capitaine, je ne le cache pas : aujourd'hui, pour la première fois peut-être, j'ai pleuré. J'ai vu couler le sang, j'en ai versé moi-même : c'est mon métier ; mais voir souffrir des enfants, voilà ce qui déchire les entrailles. Il faut être tigre pour supporter un pareil spectacle, et nous ne sommes encore que brigands.

Rodolfo.—Tu as raison ; aussi je t'ordonne d'adoucir leur captivité.

Pietro.—Capitaine, ce sera difficile ; quelle douceur peut trouver un enfant loin de sa famille ?

Rodolfo.—Tu voudrais que je leur rendisse la liberté ?

Pietro.— Ma volonté, capitaine, fut toujours la vôtre ; mais je crois qu'une forte rançon nous serait plus utile que deux pauvres captifs.

Rodolfo.— Non, ils me sont nécessaires... D'ailleurs, est-ce l'or qui nous manque ? Toute la noblesse autrichienne n'est-elle pas notre tributaire ?

Pietro.—Il est vrai que plusieurs hauts personnages ont été trop heureux de pouvoir racheter leur vie au prix de leurs trésors.

Rodolfo.—Tu pourrais ajouter que beaucoup d'autres ont rougi de leur sang les parois de cette caverne.

Pietro.—J'ai toujours admiré la fureur avec laquelle vous persécutez la noblesse, et cependant tout en vous annonce une origine illustre.

Rodolfo.—Je vous ai dit mille fois, Pietro, de respecter mes secrets ; faut-il le répéter encore ? Ma naissance est un mystère, et si par malheur tu venais à le pénétrer, ce poignard t'empêcherait bien vite de le révéler. Je hais la noblesse parce qu'elle m'a haï la première. Vois-tu ces mains ? Elles ont été chargées de fers, et la fuite seule m'a sauvé d'une mort ignominieuse. J'ai juré de me venger, je l'ai fait, je le fais encore, je le ferai toujours. Ces enfants sont les fils de mon ennemi, je les plains ; mais ce n'est pas au moment où le combat va s'engager qu'il m'est

permis de lâcher une si belle proie...As-tu doublé les avant-postes ?

PIETRO.—Oui, capitaine.

RODOLFO.—Va faire une autre ronde, examine tout, inspecte tout, sois sévère, sois terrible.

SCÈNE II.

RODOLFO, ENFANTS *sur le lit.*

RODOLFO, *sur le devant de la scène.* — Oui, soyons terribles ! terribles pendant le combat, terribles après la victoire...Il faut que je parle à ces enfants, peut-être parviendrai-je à connaître les secrets de leur père. Un enfant ne sait pas dissimuler... Voyons. (*Il écarte les rideaux du lit.*) Ils dorment... Quelle innocence ! quelle candeur ! Mais le plus jeune est en proie à une vive agitation ; son cœur bat avec force, son front s'illumine, sa respiration devient plus précipitée.

ALFRED, *rêvant.*—Ma mère !... ma mère !...

RODOLFO.—Il soulève ses petits bras...Pauvre enfant, tu la cherches en vain.

ALFRED, *rêvant.*—Du sang... Pitié ! pitié !

RODOLFO.—La sueur inonde son visage...Quel rêve pénible !

ALFRED, *rêvant.*—Les cruels !... J'expire !...

RODOLFO.— Il se réveille... Ma vue pourrait l'effrayer, cachons-nous. (*Il se place derrière le lit.*)

ALFRED, *éveillé.*—Frédéric !...

FRÉDÉRIC.—Mon frère, je suis près de toi.

ALFRED.—Ah ! tu me rassures... Frédéric,

donne-moi ta main. Mais qui donc a entr'ouvert les rideaux ?

Frédéric. — Personne. Nous sommes seuls ici.

Alfred. — Hélas ! nous sommes donc toujours captifs !

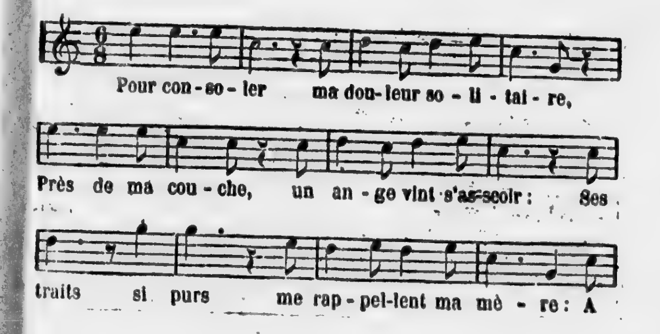
Frédéric. — Toujours, mon frère ; mais pourquoi nous effrayer ? Tâchons de dormir ; le sommeil réparera nos forces, et peut-être, dans un songe heureux, nous reverrons notre mère.
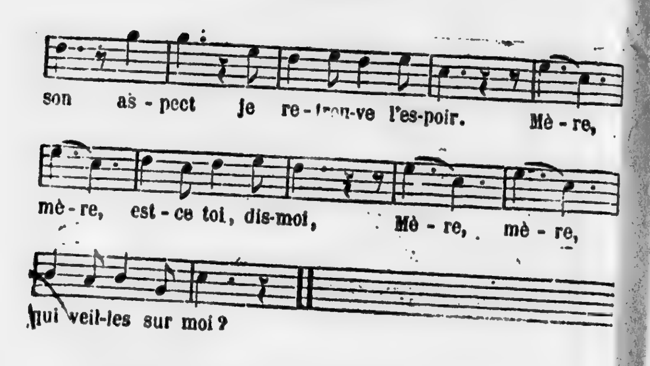
Alfred. — Oh ! non, je ne veux plus dormir ; j'ai trop souffert... J'ai vu des brigands, du sang répandu, notre mère expirante, et moi-même j'ai senti mes forces m'abandonner... j'ai cru mourir... Est-ce qu'on ne meurt jamais en dormant ?

Frédéric. — Pauvre Alfred ! tu souffrais, et moi j'étais heureux.

Alfred. — Le bonheur est donc encore fait pour nous ?

Frédéric, *chantant.*





Ses pleurs chéris inondent mon visage,
Et sur mon front flottent ses blonds cheveux :
Mon fils, dit-elle, arme-toi de courage ;
Sur nous bientôt luiront des jours heureux.

Mère, mère, est-ce toi, dis-moi ?
Mère, mère, reviens près de moi.
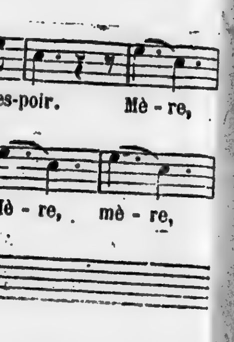
Près de tes fils descends, descends encore.
Dans leur prison reviens les consoler ;
Ah ! loin de toi le chagrin me dévore,
Mais dans tes bras je le vois s'envoler.

Mère, mère, est-ce toi, dis-moi ?
Mère, mère, reviens près de moi.

Depuis ce songe, je suis plus tranquille ; il me semble que le jour de notre délivrance n'est pas éloigné.

ALFRED.—Ah ! si notre père savait où nous sommes !...

FRÉDÉRIC.—Il le sait ; notre mère lui aura tout dit. As-tu oublié la lettre qu'il nous écrivit à Vienne, il y a environ quinze jours ?



Alfred.—Je m'en souviens encore... Il parlait des brigands, il disait qu'on avait découvert l'entrée de la caverne. (*Rodolfo écoute avec attention.*)

Frédéric.—Et il ajoutait : "Dans qnelques jours ces bandits seront exterminés, et lorsque vous viendrez à Forté-Molé vous verrez la tête du capitaine Rodolfo suspendue aux créneaux de la citadelle."

Rodolfo, *à part.*—Merci ! Et moi qui m'attendrissais sur leur sort.

Frédéric.— Ce matin même Pietro a remis une lettre à un brigand nommé Sterno ; cette lettre était pour notre père.

Alfred.—Comment le sais-tu ?

Frédéric, *indiquant la coulisse.*—J'ai tout vu par cette ouverture.

Alfred.—Ah ! Frédéric, tu me combles de joie... Notre père apprendra que nous vivons encore, il viendra nous délivrer...

Frédéric.—Il a avec lui 3,000 hommes, et contre une pareille troupe que fera Rodolfo ?

Rodolfo, *s'avançant subitement.*—Il se défendra.

Alfred, *effrayé.*—Grand Dieu !

Frédéric, *avec force.*— Seigneur, vous nous écoutiez... c'est une trahison ! c'est une lâcheté !

Rodolfo.—Vous méditez ma ruine, et cela dans ma propre caverne... Qu'il vienne votre père, et nous verrons laquelle tombera la première, de sa tête ou de la mienne.

Frédéric.—Seigneur, en vous déclarant l'ennemi de notre père, vous vous déclarez notre ennemi... Si vous touchez un cheveu de sa tête, vous mourrez de ma main.

Rodolfo.—La faiblesse de ton bras me met à l'abri de tes coups.

Frédéric.—Le bras d'un enfant devient terrible quand il venge son père.

Rodolfo.—Crois-tu qu'il soit bien facile de se venger de Rodolfo ?

Frédéric.— Croyez-vous vous-même que ce soit bien difficile ? (*Il saisit vivement un des pistolets du brigand, l'arme et l'appuie sur sa poitrine.*)

Rodolfo, *tirant son poignard.*— Téméraire !

Alfred, *effrayé.*—Grâce ! grâce !... (*Moment de silence.*)

Frédéric, *rendant le pistolet.*—Seigneur, j'ai été généreux, vous le serez à votre tour.

Rodolfo.—Oui, je le serai...Passez dans cette grotte (1).

SCÈNE III.

Rodolfo, *seul.*

Rodolfo.—Quelle audace !... Cependant il a fait preuve de générosité ; ma vie était entre ses mains, il m'a épargné... Je l'ai épargné à mon tour ; nous sommes quittes... J'ai donc éclairci le mystère... Le comte de Forté-Molé veut s'em-

(1) Pour que cette scène puisse réussir, elle doit être étudiée avec soin. Il faut éviter toute espèce de précipitation, surtout à la fin. Quant à ce qui regarde la mise en scène, placez le lit de manière à ce qu'on puisse voir sans peine les mouvements des deux enfants, qui doivent être plutôt assis que couchés à chaque extrémité du lit. Un canapé garni de deux coussins et exhaussé de quelques pouces pourrait fort bien servir à cet usage.

parer de ma retraite, il veut offrir à son épouse ma tête suspendue aux créneaux de sa citadelle, et il s'imagine que le capitaine Rodolfo va tomber dans ses mains comme un faon timide!... Je l'attends de pied ferme; s'il veut ma tête, moi aussi je veux la sienne; tel est l'enjeu de la partie qui va commencer... Mais si je suis trahi par ceux qui m'environnent; mais si Pietro, mon lieutenant, ose se mettre d'intelligence avec mon ennemi?... On vient, je vais tout savoir.

SCÈNE IV.

RODOLFO, STERNO, *vêtu en capucin.*

RODOLFO.—Approche, Sterno.
STERNO.—A vos ordres, capitaine.
RODOLFO.—Eh bien?
STERNO.—L'attaque aura lieu cette nuit.
RODOLFO.—En es-tu certain?
STERNO.—Oui, capitaine. Des paysans m'ont tout dit: déjà même ils préparaient leurs armes, et avec une piété vraiment touchante, ils m'ont prié de les bénir. Vous devez croire que je n'y ai pas manqué.
RODOLFO.—Tant mieux! nous en finirons plus tôt avec ces misérables...Connais-tu leurs plans?
STERNO.—A merveille! ces bonnes gens ne me cachent rien. A minuit on partira de Forté-Molé dans le plus grand silence. Tous les paysans, armés de fusils, de faux, de vieilles hallebardes, doivent former un grand cercle autour de la caverne.
RODOLFO.—Il savent donc où elle est située?
STERNO. — Ce n'est plus un secret, capitaine.

Rodolfo.—Ensuite ?

Sterno.—Les 3,000 soldats du comte doivent s'engager dans l'étroite ouverture du souterrain, tâcher de surprendre les sentinelles, et vous devinez le reste... J'oublie de vous dire qu'on a mis nos têtes à prix : la vôtre vaut 10,000 florins, celle du lieutenant 1,000, la mienne 100. Le peuple nous estime beaucoup, comme vous voyez.

Rodolfo, *à part.*— Les enfants disaient vrai ; continuons notre examen. (*Haut.*) Pietro t'a confié une lettre ?

Sterno.—Oui, capitaine.

Rodolfo.—Elle était pour le comte de Forté-Molé.

Sterno.—C'est vrai.

Rodolfo.—L'as-tu remise ?

Sterno.—Pas encore, capitaine ; la voici.

Rodolfo.— Donne. (*Il lit.*) "Monsieur le comte, vos enfants sont en sûreté. Trouvez-vous aujourd'hui même, à minuit, dans la Vallée-Verte, et je les remettrai entre vos mains... *Un brigand qui vous aime.*" Le traître !

Sterno.—A son air, capitaine, j'ai deviné qu'il nous trahissait ; il m'a trop recommandé le silence pour que j'aie pu le garder.

Rodolfo.—Qui peut le porter à me trahir de la sorte ?

Sterno.—Il est las de servir sous vos ordres. Cette nuit encore, je l'ai entendu se plaindre amèrement, et peut-être qu'il ne favorisait l'évasion de ces enfants que pour s'évader lui-même.

Rodolfo.—Mais que peut-il espérer, puisque sa tête est mise à prix ?

STERNO.—Le comte de Forté-Molé est puissant à la cour, il peut obtenir son pardon. D'ailleurs, Pietro n'a qu'à découvrir les diverses issues de la caverne pour recevoir une récompense au lieu d'un châtiment.

RODOLFO.—L'infâme ! il payera cher sa trahison... Sterno, ta fidélité mérite une récompense, tu seras mon lieutenant. Je vais donner quelques ordres. Adieu.

SCÈNE V.

STERNO, *seul.*

STERNO.—Lieutenant ! Ai-je bien entendu ? Moi qui jusqu'à l'âge de vingt ans ai mendié dans les rues de Turin, me voilà lieutenant du seigneur Rodolfo ! Mais il faudra commander des expéditions, exposer sa vie, et, je l'avoue, je suis avare du sang des autres, mais plus encore du mien. Sous ma robe de capucin, je recevais des aumônes ; sous l'uniforme de lieutenant, j'aurai tout au plus droit à quelques coups de carabine. Voilà le mauvais côté du grade. Cependant je suis content de moi : j'ai renversé Pietro, et j'ai pris sa place...Le stupide ! il croyait se jouer impunément d'un fripon ; ne sait-il pas qu'on ne trompe que les honnêtes gens ?... Mais voici un de nos captifs.

SCÈNE VI.

STERNO, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.—Seigneur Sterno, daignez calmer les inquiétudes d'un pauvre enfant. Vous venez de Forté-Molé ?

STERNO.—Oui, Monseigneur.

FRÉDÉRIC.—Avez-vous vu le comte ?

STERNO.—Non, mais il se dispose sans doute à aller vous recevoir la nuit prochaine sur la lisière de la forêt.

FRÉDÉRIC.—Je ne vous comprends pas.

STERNO.—Ignorez-vous que Pietro va vous rendre la liberté ?

FRÉDÉRIC.—Je l'ignorais. Et quoi ! cette nuit même nous embrasserons notre père ?

STERNO.—Oui, Monseigneur, si le ciel bénit nos desseins.

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main*.—Ah ! Sterno, puissé-je un jour récompenser tant de dévouement ! Mais comment tromper la vigilance du capitaine ?

STERNO.— Pietro est habile autant que généreux ; vous pouvez compter sur sa prudence.

SCÈNE VII.

PIETRO, STERNO, FRÉDÉRIC.

PIETRO.—Ah ! te voilà, Sterno ?

STERNO.—Oui, lieutenant.

PIETRO.—Je t'attendais avec impatience... Et bien ! ma lettre ?...

STERNO.—Votre lettre est entre bonnes mains.

PIETRO.—Es-tu entré dans le château ?

STERNO.—Non, vous me l'aviez défendu.

PIETRO.—C'est bien, mon fidèle Sterno ; je parlerai au capitaine, je m'occuperai de ton avancement.

STERNO.— Vous m'obligerez ; mais, je vous préviens, un seul grade sourit à mon ambition.

PIETRO.—Lequel ?
STERNO.—Celui de lieutenant.
PIETRO.—Mais il faut attendre encore.
STERNO.—Moins que vous ne pensez. Adieu.
PIETRO, *à part*.—Que veut-il dire ? M'aurait-il trahi ?

SCÈNE VIII.

PIETRO, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.—Cher Pietro, nous sommes sauvés, votre projet a réussi.
PIETRO.—Quel projet, Monseigneur ?
FRÉDÉRIC.—Vous voudriez en vain vous dérober à ma reconnaissance ; vous êtes notre bienfaiteur, notre ami, notre providence. Mais vous ne resterez plus dans cette caverne, vous nous suivrez au château de Forte-Molé, et de là à la cour de Vienne ; n'est-ce pas, cher Pietro ?
PIETRO.—De grâce, expliquez-vous.
FRÉDÉRIC.—J'ai tout appris. Cette nuit vous devez nous rendre la liberté et nous conduire auprès de notre père.
PIETRO.—Qui vous l'a dit ?
FRÉDÉRIC.—Sterno... Mais pourquoi dissimuler plus longtemps ? Acceptez plutôt l'offre que je vous fais ; suivez-nous à Vienne, et vous serez heureux, et nous vous aimerons comme nous aimions notre ancien gouverneur Pietro Smaragdini.
PIETRO.—Nous sommes trahis, Monseigneur ; Sterno aura lu ma lettre, et sans doute le capitaine sait déjà tout. J'entends du bruit ; allez rejoindre votre frère.

SCÈNE XI.

RODOLFO, STERNO, PIETRO.

RODOLFO, *arrachant les insignes de Pietro.*— Dès ce moment tu n'es plus rien.

PIETRO.—Pourquoi, capitaine ?

RODOLFO, *montrant la lettre.*— Voici ma réponse.

PIETRO, *à Sterno.*— Infâme !... (*Il tire son poignard et s'élance sur lui.— Rodolfo donne un coup de sifflet, quatre brigands armés paraissent sur le théâtre.*)

RODOLFO, *montrant Pietro.*— Aux fers !... (*Les brigands l'entraînent.—A Sterno.*) Je te fais mon lieutenant ; va enchaîner Pietro, et veille à ce que chacun soit à son poste. La moindre infraction à la discipline sera punie de mort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE IIIème.

(Une autre partie de la caverne plus sombre que les précédentes.)

SCÈNE I.

PIETRO, *seul*.

PIETRO.—J'entends au loin le bruit de la fusillade ; la caverne est attaquée : de quel côté va se prononcer la victoire ? Dieu seul le sait. Enseveli dans cet obscur cachot, tout le monde m'oublie. Et qui pourrait se souvenir de moi ? Sterno !...ah ! le traître ! avec quelle joie barbare il me chargeait de fers !... C'est moins qu'un brigand, c'est un lâche... Je le jure, il mourra de ma main !... Et ces pauvres enfants, quelle doit être leur terreur au milieu de ce désordre !...Ah ! si je pouvais sortir de ma prison, si je pouvais voler à leur secours ! On ouvre la porte ; c'est sans doute Sterno qui vient insulter à mes malheurs.

SCÈNE II.

PIETRO, FRÉDÉRIC, *un faisceau de clefs à la main.*

FRÉDÉRIC.—Pietro, je viens te délivrer.
PIETRO.—Eh quoi ! c'est vous, Monseigneur ?
FRÉDÉRIC.—Pietro, les brigands fuient, la victoire est à nous.

PIETRO.—Et que m'importe la victoire ? c'est la mort que j'attends.

FRÉDÉRIC.—Non, non, tu es sauvé. Le cachot est ouvert, suis-moi.

PIETRO, *tombant à genoux*.—O mon libérateur ! ô mon bon ange !

FRÉDÉRIC. — Pietro, que faites-vous ?

PIETRO.— J'embrasse vos genoux, Monseigneur. Savez-vous qui vous avez sauvé ?

FRÉDÉRIC.—Oui, je le sais.

PIETRO.—Non, vous l'ignorez encore. Je suis ce malheureux Pietro Smaragdini, votre ancien intendant.

FRÉDÉRIC.—Qu'entends-je ?

PIETRO.— Oui, je suis ce Pietro que vous avez aimé, ce Pietro qui vous a si indignement abandonné, ce Pietro que le remords déchire... Monseigneur, me pardonnez-vous ?

FRÉDÉRIC.—A qui demandes-tu ton pardon ?.. Pietro, soyons amis. (*Il le relève et l'embrasse.*)

(*On entend dans le lointain le bruit de la fusillade.*) (1)

PIETRO.—Il faut partir... Ah ! si nous avions la clef de la porte du nord !

FRÉDÉRIC.—N'est-elle pas avec les autres ?

PIETRO, *examinant les clefs*.— Non, Sterno l'aura gardée.

FRÉDÉRIC.—Oui, il l'a gardée. Je l'ai vu entrer dans la grotte où j'étais enfermé avec mon frère ; la pâleur était peinte sur ses traits, il tremblait comme un enfant. Il a pris une bourse

(1) Pour que ce bruit extérieur ne nuise pas à la représentation, il faut éviter de le prolonger.

pleine d'or, il a choisi une de ces clefs, et a jeté les autres comme inutiles ; c'est alors que je suis venu te délivrer.

PIETRO.—Le traître !...Mais n'importe ; pour aller à la porte du nord, il faut traverser ce cachot : c'est ici que je l'attends. Allez chercher votre frère.

SCÈNE III.

PIETRO, *seul.*

PIETRO.—Je suis libre ; mais je n'userai de ma liberté que pour sauver mon bienfaiteur. (*On entend de plus près le bruit de la fusillade.*) Le bruit se rapproche ; qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE IV.

PIETRO, *dans le fond de la scène*, STERNO, *en robe de capucin.*

STERNO, *sur le devant de la scène.*— Tout est perdu...Nos gens ont été chassés des trois premières enceintes ; ils défendent la quatrième, mais pourront-ils tenir longtemps ? Fuir est le parti le plus sage. Il fait nuit ; ce déguisement favorisera mon évasion. D'ailleurs j'ai de l'or en abondance, je tiens la clef de la porte du nord...

PIETRO *s'avance, un poignard à la main.*— Il me faut cette clef.

STERNO.—Grand Dieu ! c'est vous, Pietro ?

PIETRO.—Il me la faut.

STERNO.—Mais...

Pietro.—Il me la faut, te dis-je.

Sterno.—La voici, mais grâce ! *(Il tombe à genoux.)*

Pietro.—Lâche ! c'est ainsi que tu me trahis ! Te rappelles-tu avec quel plaisir tu m'enchaînais tout à l'heure ! Maintenant c'est mon tour, tu es mon captif ; recommande ton âme à Dieu.

Sterno, *aux genoux de Pietro.*—Lieutenant !..

Pietro.— Lieutenant...ce titre ne m'appartient plus. Tu t'es revêtu de mes dépouilles, mais tu n'en jouiras pas longtemps. Es-tu prêt ?

Sterno.—Pitié !...

Pietro.— Es-tu prêt ?

Sterno.—La vie !

Pietro.—Non, la mort ! *(Il relève Sterno et le frappe.)*

Sterno.—Ah ! ..*(Il tombe dans la coulisse.)*

SCÈNE V.

Pietro, *seul.*

Pietro.—Je tiens la clef ; mais ces enfants, où sont-ils ? Le bruit augmente... Grand Dieu ! grand Dieu ! *(Il se promène avec agitation.)*

(Le bruit de la fusillade augmente.)

SCÈNE VI.

Pietro, Frédéric, Adfred.

Frédéric.— Pietro, voici mon frère, je te le confie, garde-le, défends-le ; je vais combattre aux côtés de mon père.

Pietro.—Il faut partir.

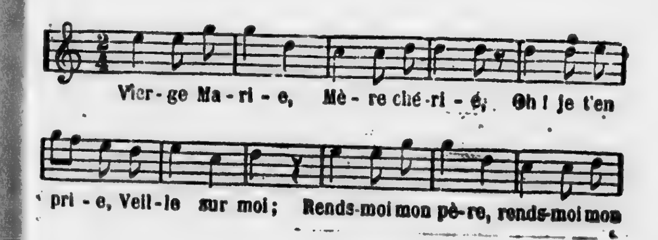
Frédéric.—Partir, alors que mon père expose ses jours !...Ah ! je l'ai vu à travers les éclairs de la fusillade, se tordre les mains de désespoir ; ses soldats commencent à plier, la victoire passe du côté des brigands. Je cours le défendre ; si je l'abandonnais, il me renierait pour son fils. Adieu, Pietro, veille sur mon frère. (*Il sort.*)

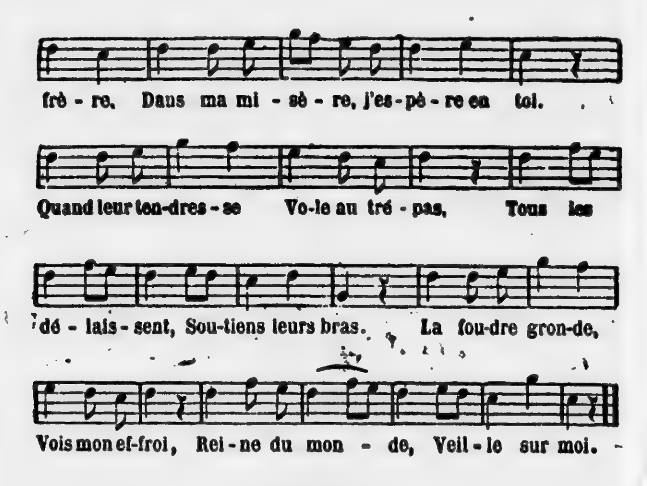
Pietro.—Je vous suis. Si vous mourez, je meurs.

SCÈNE VII.

Alfred, *seul.*

Alfred.—Ils partent ; me voilà seul, seul au milieu de ces affreuses ténèbres. Les cruels ! ils m'ont abandonné ; mais ils vont défendre mon père, je leur pardonne. Ah ! pourquoi n'ai-je pas la main assez forte pour soutenir une épée ? Je l'aurais défendu, moi aussi. (*Le bruit de la fusillade redouble ; on entend des cris de victoire poussés par les brigands.*) Quel bruit effroyable ! je tremble, je frissonne... O mon Dieu ! mon Dieu ! (*Il chante.*)





SCÈNE VIII.

PIETRO, *soutenant Frédéric blessé ;* ALFRED.

ALFRED.— Mon frère !... Mais d'où vient ce sang ?

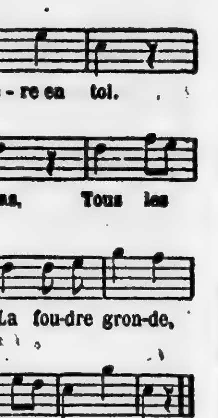
PIETRO, *à Frédéric.*—Ne vous le disais-je pas, Monseigneur ? vous avez voulu vous mêler à une lutte inégale, vous êtes blessé, et sans moi vous seriez mort.

FRÉDÉRIC.—Tu es aussi blessé, cher Pietro.

PIETRO.—Oh ! moi, c'est différent, j'y suis habitué. Voyons. (*Il découvre la poitrine de Frédéric.*) Ce n'est rien, vous pouvez fuir encore... M'obéirez-vous maintenant ?

FRÉDÉRIC.—Notre père est vaincu, nous voulons partager sa captivité.

PIETRO.—Maudite obstination ! Votre père est



captif ! mais si vous l'êtes, vous aussi, qui le délivrera ? qui le vengera ? qui consolera votre mère ?

FRÉDÉRIC.—Tu as raison, Pietro, nous devons fuir pour le sauver. Nous suivras-tu ?

PIETRO.— Non, je reste pour veiller sur le comte. Prenez cette clef, suivez ce souterrain, ouvrez la porte qui en ferme l'entrée, puis vous trouverez une étroite issue, et un peu plus loin l'air, la liberté et les amis de votre père. Adieu, chers enfants, adieu.

SCÈNE IX.

PIETRO, *seul.*

PIETRO.—Les enfants sont sauvés ; puissé-je aussi sauver le père !... Ciel ! le capitaine et le comte de Lansfeld... (*Il se cache à un des côtés du théâtre.*)

SCÈNE X.

RODOLFO, LE COMTE DE LANSFELD, *leurs vêtements en désordre* ; BRIGANDS ; PIETRO, *à part.*

RODOLFO *au comte.*—Eh bien ! valeureux chevalier, tu devais suspendre ma tête aux créneaux de ta citadelle.

LE COMTE.— Rodolfo, n'insultez pas à mon malheur : usez des droits de la victoire, traitez-moi comme j'ai voulu vous traiter.

RODOLFO.—Tu seras satisfait. Mais qui t'a rendu assez hardi pour pénétrer dans ma caverne ?

LE COMTE.—Ah ! seigneur, on voit bien que

vous n'êtes pas père. Je viens chercher mes enfants ; où sont-ils ?

RODOLFO.—Tu vas les voir. Gardes, introduisez les jeunes prisonniers, et qu'ils soient massacrés sous ses yeux...

LE COMTE.—Arrêtez ! arrêtez ! (*Les brigands hésitent.*)

RODOLFO.—Gardes, obéissez. (*Ils sortent.*)

PIETRO.—Et moi je cours les défendre encore. (*Il sort du côté opposé.*)

SCÈNE XI.

RODOLFO, LE COMTE.

LE COMTE.—Seigneur, ayez pitié d'un malheureux père, épargnez mes enfants.

RODOLFO.—Et quoi ! tu descends jusqu'à la prière ! tu t'inclines devant moi !...

LE COMTE.—Ah ! s'il ne s'agissait que de ma vie, je pourrais conserver ma fierté ; mais il s'agit de mes enfants...Seigneur, de grâce, épargnez leurs jours ! Prenez mes biens, prenez ma liberté, prenez ma vie, mais que votre vengeance n'éclate que sur moi : je suis le seul coupable, mes enfants ne peuvent rien contre vous, ils ne vous connaissent pas...Vous détournez les yeux.. Ah ! si vous rejetez ma prière, Dieu rejettera la vôtre...le sang innocent retombera sur votre tête...Mais je m'égare...Seigneur, seigneur, ayez pitié de moi !...

RODOLFO, *à part*.— Je me sens attendrir... D'ailleurs pourquoi répandre ce sang ? il est inutile ; c'est être barbare pour le plaisir de

l'être. (*Haut.*) Eh bien ! j'y consens, j'épargnerai tes enfants.

Le comte.—Ah ! soyez béni !

Rodolfo.—Mais tu seras mon captif.

Lf comte.—Je le serai.

Rodolfo.—Mais il me faut le château de Forté-Molé.

Le comte.—Vous l'aurez.

Rodolfo.—Mais il me faut tes immenses domaines.

Le comte.—Vous les aurez encore.

Rodolfo.—Mais il me faut 20,000 florins d'or.

Le comte.—Vous les aurez demain.

Rodolfo.—Voici un billet, signe-le.

Le comte *signe.*—Etes-vous content ?

Rodolfo *prend le billet et lit la signature.*—Le comte Ulric de Lansfeld. (*Il se promène avec agitation.*) Vous êtes le comte de Lansfeld ?

Le comte.—Oui, seigneur.

Rodolfo.—Quelle est votre patrie ?

Le comte.—Je suis né à Vienne d'une des plus illustres familles de l'Autriche. Mon père était le premier ministre de l'empereur Joseph.

Rodolfo, *à part.*—C'est lui !... Mais on vous appelle le comte de Forté-Molé.

Le comte.—C'est un nom que je pris en quittant la cour. Je voulais qu'on ignorât que celui qui venait combattre les brigands était le comte de Lansfeld.

Rodolfo.—O mon frère !...je suis Francisco de Lansfeld.

Le comte.—Grand Dieu !...et je te retrouve dans une caverne de brigands !

Rodolfo.—Ah ! ton aspect déchire mon âme.. Mon frère, c'est moi maintenant qui embrasse tes genoux.

Le comte, *lui tendant les bras.*— Viens sur mon cœur, ô mon cher Francisco ; je te revois après vingt ans ; et mes enfants, les reverrai-je ?

Rodolfo.—Oui, tu les reverras. (*Il siffle.*)

SCÈNE XII.

Rodolfo, le comte, brigands.

Rodolfo.—Où sont les prisonniers ?

Un brigand.—Capitaine, le cachot est vide. On cherche en vain dans la caverne, ils se sont enfuis.

Rodolfo.—Que sont-ils devenus ?

SCÈNE XIII.

Les mêmes, Pietro.

Pietro, *entrant subitement.*—Ils sont sauvés.

Rodolfo.—Misérable !

Pietro.—Je me ris de votre colère... je suis le seul coupable, vous pouvez me punir.

Rodolfo.— Pietro, que dis-tu ? je retrouve mon frère, je veux lui rendre ses enfants, et tu me les arraches !...Malheureux ! où sont-ils ?

Pietro.—Qu'entends-je ? vous ne voulez donc plus leur mort ?

Rodolfo.—Eh ! me crois-tu si prodigue du sang de ma famille ?...Ramène-les, tu m'en réponds sur ta tête.

Pietro.—Capitaine, vous les reverrez bientôt. Voyant la porte du nord gardée par de nombreux soldats, je les ai cachés dans le souterrain ; je cours les chercher.

Rodolfo.—Gardes, sortez. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

RODOLFO, LE COMTE.

LE COMTE.—Ah! si mes enfants étaient ici, rien ne manquerait à mon bonheur. Cher Francisco, alors que toute ta famille brille à la cour de Vienne, comment te trouves-tu dans ce souterrain?

RODOLFO.— C'est la conséquence d'une première faute. Tu as connu le jeune duc de Farenthall?

LE COMTE.—Eh! sans doute... mais pourquoi rappeler ces affligeants souvenirs?

RODOLFO.—Pour vider une futile querelle, je l'appelai sur le terrain et je l'assassinai. Le duc était aimé de la noblesse; les familles les plus illustres de l'Autriche demandèrent vengeance, et l'empereur, cédant à leurs prières, me plongea dans les prisons de Vienne et me condamna à mort... Le moment fatal approchait! je parvins à tromper la vigilance de mes gardiens, et je passai en Italie. Pendant plusieurs années, je vécus dans le crime. Lorsque enfin, fatigué de craindre la justice, je la fis trembler à mon tour: je fortifiai cette caverne, et je vins m'y établir avec quelques bandits, dont le nombre s'est dans la suite considérablement accru...J'avais voué à la noblesse une haine implacable, je ne l'ai que trop satisfaite; j'ai saccagé ses terres, brûlé ses châteaux, pillé son or, versé son sang... Ne crois pas cependant que je sois heureux dans mon repaire. J'ai voulu étouffer le cri de ma conscience; soins inutiles! elle est devenue la vengeresse de mes victimes... La malédiction du

ciel pèse visiblement sur moi. Regarde ce front, il me semble toujours y ressentir l'empreinte d'un fer rouge...Ah ! si encore je pouvais m'adresser à Dieu...mais écouterait-il la prière d'un brigand ?

LE COMTE.—Confiance, Francisco, confiance ! le repentir te sanctifiera.

RODOLFO.—Le repentir, frère... non, il ne saurait effacer vingt années de crimes. Je renonce au métier de brigand, mais en même temps je renonce à la vie.

LE COMTE.—Que dis-tu, Francisco ?

RODOLFO.—Jusqu'à présent, mon nom fut un mystère ; le comte de Lansfeld disparaissait sous le brigand Rodolfo. Désormais il n'en sera plus ainsi, on saura que je suis ton frère ; en prolongeant ma vie, je te déshonorerais, toi et tes enfants.

LE COMTE.—Ta vie est à Dieu, Francisco, il ne t'appartient pas d'y mettre un terme... Ah ! plutôt, songe à réparer le passé, quitte cette grotte.

RODOLFO.—Eh ! le puis-je ? ma tête est mise à prix.

LE COMTE.—L'empereur est clément, je te promets ta grâce.

RODOLFO.—Je ne puis me résoudre à l'implorer.

LE COMTE.—C'est lui-même qui te la présente. J'ai reçu l'ordre de pardonner en son nom à tous les brigands qui voudront changer de vie ; c'est par toi que je vais commencer ma mission... Francisco, l'empereur oublie le passé, il t'absout de tes crimes...Douteras-tu maintenant de la clémence de Dieu ?

Rodolfo.—Non, non, je cesse d'hésiter. Tant de bonté m'accable ; je suis prêt à tout .. Mais j'entends des cris...

Le comte.—Ce sont mes enfants...

SCÈNE XV.

Les mêmes, enfants, Pietro.

Alfred.—Mon père ! mon père ! ..

Le comte.—Mes enfants !... (*Il les presse dans ses bras.*)

Frédéric.—Et notre mère ?

Le comte.— Elle souffre, mais nous irons bientôt la consoler.

Frédéric. —Et quoi ! nous serions libres ?

Le comte.— Oui, mes enfants ; embrassez votre libérateur, mon frère, votre oncle Francisco de Lansfeld, pour lequel vous avez si souvent prié.

Alfred, *avec un geste d'horreur.*—Notre oncle Francisco !

Rodolfo.—Je le vois, chers enfants, Rodolfo vous fait horreur ; plus tard peut-être se rendra-t-il digne de votre affection .. Votre père me rend son amitié, me refuserez-vous la vôtre?

Frédéric.—Non, non ; mais vous sortirez de cette caverne, vous viendrez à la cour de Vienne.

Rodolfo.—Je ne le puis ; ma présence soulèverait de nouveau la haine de la noblesse.

Le comte.—Nos anciennes querelles sont oubliées, Francisco ; la noblesse t'entourera de son affection, mais tu dois songer à la mériter. Je vais t'en offrir les moyens.

Rodolfo.—Parle.

Le comte.—La France est en combustion, plusieurs armées s'agitent à la frontière, et le Piémont peut devenir le théâtre d'une guerre sanglante. Il nous faut une forteresse dans les Alpes ; tu fortifieras, tu défendras Forté-Molé, et, après avoir été le fléau de ces contrées, tu en deviendras le soutien.

Rodolfo.— J'accepte cette offre généreuse... mes brigands me suivront.

Le comte.—Peut-on compter sur eux ?

Rodolfo.—Oui ; la souffrance les a instruits, ils soupirent après une existence plus tranquille. Ce qui les retient ici, c'est la crainte du supplice. Qu'on leur promette l'impunité et de l'or, j'en réponds.

Le comte.—Je mets entre tes mains mon crédit et ma fortune.

Frédéric.—Mon père, nous oublions un de nos bienfaiteurs. Voici notre ancien intendant Pietro Smaragdini.

Pietro.— Oui, Monseigneur, je suis le malheureux Pietro... Puis-je, moi aussi, espérer mon pardon ?

Le comte.— Tu me le demandes alors que je revois mes enfants ?... Pietro, tu me suivras à Vienne.

Pietro.—Non, je demeure près de mon capitaine, et le sang qui me reste encore, je le verserai pour défendre ma patrie.

(*Rodolfo donne quelques coups de sifflet.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRIGANDS.
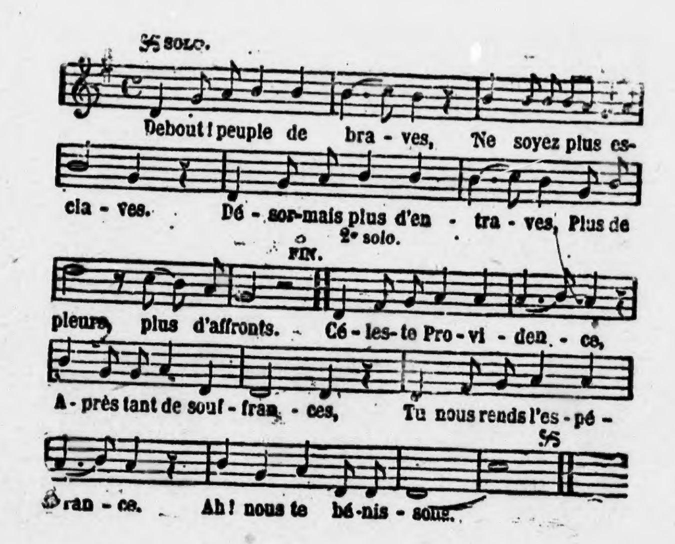
RODOLFO. — Amis, Forté-Molé est à nous ; voulez-vous me suivre ?
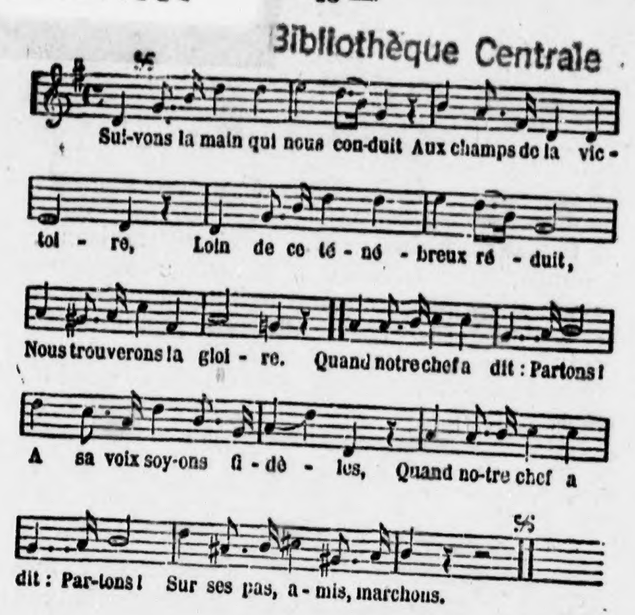
BRIGANDS, *à demi-voix*. — C'est une trahison...

RODOLFO. — Vous devez me connaître assez pour savoir que je ne vous trahis pas... Me suivrez-vous ?... (*Silence.*) On vous promet votre grâce, une existence paisible, 20,000 florins et la possession du château. Suivrez-vous votre capitaine ?

BRIGANDS, *agitant leurs chapeaux*. — Oui ! oui !

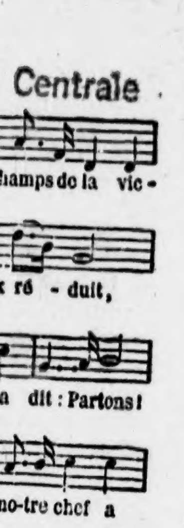
RODOLFO. — Eh bien ! marchons.





FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.





ACTE.

